

canot mis à sa disposition par le capitaine Cloué qui commandait notre escadre, elle déclara brusquement qu'elle ne voulait ni drapeau ni marins français. Deux heures durant, assise dans la cabane qui servait de bureau au capitaine du port, refusant avec une égale obstination de s'embarquer et de rentrer en ville, elle resta sourde à toutes les observations, à toutes les instances. Il fallut consentir à changer au moins le drapeau, malgré ce qu'il y avait d'inouï à mettre une embarcation de notre marine sous couleurs mexicaines. Par une contradiction qui achève de montrer l'état de son esprit, l'impératrice montait, quelques minutes plus tard, sans élever la moindre objection, à bord du paquebot transatlantique qui allait l'emmener, bien que le pavillon français flottât, au grand mât¹.

Les débuts du voyage n'en expliquent que trop la fin.

1. La traversée fut également marquée par des étrangetés d'attitude et de conduite qui frappèrent plus d'une fois les passagers et que signala une correspondance publiée à l'époque dans l'*Europe* de Francfort.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Fin virtuelle de l'intervention. — Actes et déclarations contradictoires de Maximilien. — L'ancien parti ultra-conservateur prend possession du pouvoir. — Etat physique et moral de l'empereur. — Il quitte brusquement Mexico et part pour Orizaba. — Préludes d'abdication. — Arrivée et séjour à Orizaba. — Les hésitations reparaissent. — Nouveaux conseillers. — Une lettre de M. Eloin.

Le mois de mai 1866 marque le terme réel de l'intervention française au Mexique. A dater de ce moment, la coopération cesse; l'étroite solidarité qui liait le corps expéditionnaire au gouvernement impérial fondé sous sa protection, est rompue. Rappelées sur la capitale d'abord, sur Vera-Cruz ensuite, pour opérer un mouvement final de rapatriement, nos troupes ne constituent plus une armée d'opérations au sens actif du mot. Elles se replient graduellement, évacuant l'une après l'autre les positions qu'elles étaient allées occuper jusqu'aux derniers confins du territoire mexicain. Quoi qu'il se passe derrière elles, elles n'ont plus de retour offensif à faire; si le régime

impérial sombre de ville en ville, de province en province, à mesure qu'elles se retirent, elles n'y peuvent rien; leur tâche n'est plus de le rétablir.

Cette situation nouvelle ressortait du fait seul que l'ordre d'évacuation était donné, quel que fût d'ailleurs le terme fixé pour l'embarquement définitif. Elle aurait dû frapper Maximilien. En voyant l'autorité de Juarez et la république reprendre pied de proche en proche, du moment où la retraite des garnisons françaises laissait la place libre, il ne lui était que trop facile de calculer à quoi se trouverait réduit son empire, le jour où partirait le dernier détachement de nos soldats. La conclusion directe de ces calculs était de se demander comment il parviendrait à reconquérir ces vastes espaces où son drapeau ne pouvait même pas se maintenir quelques jours, alors qu'on les lui livrait tout conquis, après une occupation permanente de plusieurs années. L'impossibilité d'une pareille entreprise suggérait, ou pour mieux dire imposait la pensée d'une abdication.

C'est sur quoi l'on avait compté à Paris; mais on y avait compté sans l'aveuglement d'un prince qui fermait les yeux à l'évidence même, quand l'évidence lui était importune. L'impératrice partie, Maximilien retomba dans son incorrigible indolence, s'en remettant du soin de régler l'avenir à la démarche qu'allait tenter sa courageuse

compagne. Il ne songea pas à se dire que, même en supposant le succès relatif de cette démarche, le plus qu'il en pouvait espérer était un sursis limité, un délai d'échéance, au bout duquel il se retrouverait toujours en face des mêmes questions. Il y avait des nouvelles à attendre; c'était un prétexte pour ajourner les résolutions; cela lui suffisait pour répondre à des conseillers trop pressants: « Nous sommes dans un pays qui ne ressemble pas à l'Europe; ici, il n'est pas besoin de se préoccuper si longtemps à l'avance; les choses s'arrangent d'elles-mêmes¹. »

Les choses, au contraire, ne s'arrangeaient nullement.

La pénurie du trésor était devenue de la misère. Pour continuer à faire paraître le journal officiel, il fallait que l'employé chargé de l'administrer se procurât chaque matin, sur son propre crédit, le papier nécessaire au numéro du jour. Les hommes de la légion autrichienne forçaient, à Puebla, la caisse de la douane, pour se payer de l'arriéré de leur solde et bientôt après le comte de Thun, qui les commandait, donnait sa démission. Une tentative de recrutement, par voie de tirage au sort, échouait devant la résistance passive mais unanime de la population.

Par contre, la jeunesse libérale, restée specta-

1. Paroles recueillies textuellement de la bouche de l'interlocuteur à qui elles avaient été dites, au sortir de l'entrevue où elles furent prononcées.

trice des événements depuis trois ans, désertait en masse les villes et la capitale même, pour aller grossir les bandes républicaines qui passaient à l'état d'armée; la défection se mettait parmi les chefs qui, en 1864, avaient fait leur soumission et parfois accepté du service sous la bannière de l'empire. La désaffection et le soulèvement étaient partout. Ici, on découvrait une conspiration juariste; là, une trame ourdie pour ramener Santa-Anna; ailleurs, des manœuvres fomentées par les partisans de Gonzalez Ortega. Ce réveil de tous les partis au milieu desquels le parti impérialiste seul ne comptait plus pour rien, disait assez haut à Maximilien que tout le monde considérait dès à présent sa succession comme ouverte.

La fin de juillet fut marquée par un remaniement ministériel qui mit à la tête des affaires deux Français: M. le général Osmont et M. l'intendant Friant, — le premier avec le titre de Ministre de la guerre, le second avec le portefeuille des finances. Cette double nomination fut accompagnée d'une lettre de l'empereur au maréchal Bazaine, lui conférant des pouvoirs illimités et mettant à sa disposition toutes les ressources du pays, « pour amener la pacification. » Le tout fit grand bruit, mais n'aboutit qu'à fort peu de chose. M. Friant procura au trésor une aisance éphémère; le général Osmont réalisa quelques progrès dans l'organisation de l'armée mexicaine; mais les mesures qu'ils prirent l'un et l'autre n'eurent et

ne pouvaient avoir qu'un effet provisoire et restreint. Outre que leur rôle dirigeant, interrompu par des ordres arrivés de Paris, fut de courte durée, le cercle dans lequel s'exerçait l'action du gouvernement s'était trop rétréci; cette action était, de plus, trop faible et trop contrariée pour permettre d'improviser des plans, encore moins des résultats.

Le 3 septembre, arrivèrent les premières nouvelles de l'impératrice. Malgré les efforts du gouvernement pour ne pas les laisser transpirer, on ne tarda pas à savoir qu'elles annonçaient l'insuccès absolu de la démarche tentée à Paris. Plus que jamais, une prochaine abdication fut considérée comme certaine. Cette croyance se confirma lorsqu'on apprit, par des indiscretions sorties du palais, que l'empereur faisait emballer les objets auxquels il tenait particulièrement. Ce n'était qu'une période nouvelle de tergiversations qui commençait. Tandis que se poursuivaient des préparatifs non équivoques de départ, un nouveau ministère, reconstitué sous la présidence ultra-catholique de M. Teodosio Lares, annonçait dans un programme auquel il ne manquait que de pouvoir être exécuté l'inauguration d'une politique « résolument conservatrice et nationale. » Deux jours après, la fête annuelle de l'indépendance devenait l'occasion d'un discours impérial dans lequel se détachait, au milieu de phrases de circonstance, cette déclaration solennelle: « Je suis

toujours ferme à la place où m'ont appelé les vœux de la nation, en dépit de toutes les difficultés, sans vaciller dans mes devoirs, car ce n'est pas dans les moments critiques qu'un véritable Hapsbourg abandonne son poste. »

Ces paroles étaient prononcées le 16 septembre. Le 28 du même mois, l'empereur dînant à Chapultepec avec un de nos officiers qu'il affectionnait particulièrement, lui disait dans l'expansion d'un entretien confidentiel : Mon cher colonel, si j'étais veuf, je me ferais trappiste. »

Le 5 octobre, devant une de ces réunions consultatives qu'il aimait à convoquer de temps à autre, il se répandait en plaintes amères sur l'impuissance dans laquelle il était réduit à se débattre et proférait presque publiquement le mot d'abdication. Ces contradictions de langage, se heurtant de la veille au lendemain, montrent jusqu'où allaient, chez cette nature flottante, la versatilité en fait de résolutions hyperboliques et l'inertie en fait de déterminations effectives.

Sur ces entrefaites arrivaient d'Europe deux télégrammes qui éveillaient des sentiments bien divers. Le premier annonçait la venue du général Castelnau avec une mission particulière de l'empereur Napoléon et donnait ordre de suspendre l'embarquement des troupes françaises, qui était à la veille de commencer ; l'autre signalait la maladie de l'impératrice Charlotte.

A la réception de cette dernière dépêche, l'em-

pereur alla s'enfermer au château de Chapultepec, où il passa quarante-huit heures dans une solitude absolue, puis partit brusquement pour Orizaba, le 28 octobre, sans avoir vu personne.

Le ministère, que prenait au dépourvu ce coup de théâtre décidé et accompli absolument en dehors de lui, essaya d'expliquer officiellement le voyage du souverain par des raisons de santé et par le désir de se rapprocher de Vera-Cruz, afin d'être mieux à portée de recevoir des nouvelles de l'impératrice. Mais, pour tout le monde, Maximilien avait quitté la capitale avec l'intention de n'y plus rentrer. Le déménagement du palais se poursuivait d'ailleurs maintenant sans mystère et les colis qui en sortaient prenaient ostensiblement la route de Vera-Cruz, pour être embarqués sur la corvette autrichienne *Dandolo*, ancrée dans le port. Le commandant de ce navire ne cachait pas qu'il attendait l'empereur et que tout était préparé pour le recevoir à bord.

L'abdication cessait donc d'être une prévision ou une conjecture ; c'était un fait à peu près accompli et qui, dans quelques jours, le serait tout à fait. Mais, juste au moment où elle semblait s'achever ainsi d'elle-même vers le dénouement commandé à la fois par le bon sens et par la force des choses, la situation allait devenir le jouet d'une série d'incidents qui tiennent plus, en vérité, du drame ou du roman que de la politique et de l'histoire.

Le journal officiel n'avait pas tout à fait parlé

un langage de convention, en parlant de la mauvaise santé de l'empereur. Sous les dehors d'élégance alerte et de grâce vigoureuse qui séduisaient en lui à première vue, Maximilien cachait une constitution à peu près ruinée. Il souffrait d'une affection chronique de la gorge, facilement sujette à s'exaspérer ; l'estomac, déjà débile, avait achevé de s'affaiblir sous un climat nouveau et très-éprouvant ; de fréquentes attaques de dysenterie, des accès de fièvre interminante contribuaient à multiplier les jours d'affaissement et de malaise. Cet état maladif se compliquait encore de l'habitude de boire toute la journée du vin du Rhin, par simples gorgées, cela est vrai, mais d'une manière constante. Venait enfin l'impatience de tout régime suivi, de tout traitement prolongé, impatience qui, après avoir demandé au médecin la guérison instantanée dans les moments aigus, faisait mettre de côté ses prescriptions et ses conseils dès que la crise était passée. Comme tous les tempéraments mobiles, d'ailleurs, le prince trouvait facilement une force factice et un entrain qui faisaient illusion lorsqu'il s'agissait d'une chose rentrant dans ses goûts, d'un projet de nature à le distraire. Par contre, la perspective d'une contrariété, l'obligation de s'occuper d'affaires difficiles avec un peu de persévérance, le jetaient dans un énervement physique et dans un abattement moral qui ramenaient la maladie. Alors venait un complet abandon de soi-même,

une véritable horreur pour tout ce qui demandait travail ou effort de volonté. Ainsi s'explique le contraste que présentent certaines heures de sa vie rapprochées de certaines autres, l'incohérence de ses résolutions et de ses actes, les contradictions de son langage et de sa conduite, les alternatives de faiblesse et d'énergie fébrile dont il donnait sans cesse le spectacle ; ainsi s'expliquent l'histoire même de son règne et les jugements si divers auxquels il a donné lieu.

Au moment où lui arriva la nouvelle de la maladie de l'impératrice, Maximilien était en quelque sorte le prisonnier des ultra-conservateurs devenus ses ministres. Ce parti, appelé *in extremis* au pouvoir, y apportait, avec la clairvoyance que donne l'intérêt personnel, la conscience qu'il était perdu sans retour si l'empire venait à tomber, et, par suite, la détermination de circonvenir l'empereur à tout prix pour s'en faire un drapeau, alors même qu'il ne serait pas possible de s'en faire un chef. Cette double servitude, dans laquelle le tenaient à la fois les événements et les hommes, était ce qu'il pouvait y avoir au monde de plus odieux pour Maximilien. Il l'avait encore supportée, tant bien que mal, aussi longtemps qu'il avait pu garder l'illusion d'un résultat favorable du voyage de l'impératrice à Paris. Mais lorsque cette illusion se fut évanouie, le découragement et le dégoût n'eurent plus de contre-poids. Comme toujours, une aggravation